

# Alexis Losev et la critique des théories du signe linguistique

NATALIA ANISSIMOVA-FRAPPÉ

Dans l'héritage théorique de A.F. Losev, nous trouvons un domaine fondamental ayant trait en même temps à la philosophie et à la linguistique – c'est la théorie du signe linguistique. Tout en suivant les étapes de la gestation de cette théorie (sous une forme axiomatique), A.F. Losev essaie de déterminer sa position par rapport aux approches avancées dans ce domaine depuis l'Antiquité.

S'étant donné comme but l'élaboration de la théorie *positive* du signe linguistique, il reconnaît comme *négatives* un grand nombre de théories existantes. Sa critique se résume comme suit<sup>1</sup>.

Tout d'abord, d'après lui, ces théories souffrent du *nominalisme*, c'est-à-dire du défaut de réduire la connaissance humaine aux mots sans prendre en considération ses liens avec leur référence extra subjective. A.F. Losev fait remonter cette approche aux sophistes et à la philosophie médiévale. En reconnaissant le mérite initial du nominalisme, l'auteur critique les tentatives des néo-positivistes de substituer à la connaissance humaine les fonctions linguistiques détachées de la réalité objective.

---

1. A.F. Losev, « Obzor nekotoryh glavnejšyh negativnyh koncepcij sootnošenija jazykovogo znaka i jazykovogo značenija » [Aperçu des principales théories négatives de la relation du signe linguistique et de la signification], A.F. Losev, *Znak. Simvol. Mif* [Signe, Symbole, Mythe], M., Mysl', 1982.

Il trouve aussi erroné l'absolutisation du *psychologisme* dans l'explication des processus langagiers. Pourtant il ne rejette pas le rôle de la psychologie dans les sciences du langage.

La critique la plus intransigeante est portée contre la théorie de *l'arbitraire du signe*, plus précisément contre le postulat du lien arbitraire et purement conventionnel que le signe entretient avec sa signification et son référent. Cette vision des choses, comme nous le savons, figure dans la conception canonique du structuralisme saussurien. Il faut remarquer que, dans les écrits de A.F. Losev, le structuralisme « asémantique » représente la cible principale de sa critique. Le signe linguistique ne peut pas être isolé du système, car sa fonction est d'assurer la communication raisonnable et vitale entre les sujets parlants ; il ne peut pas être remplacé par un autre signe de façon arbitraire ou se rapporter à une autre signification. A.F. Losev insiste sur le caractère *déterminé* du signe linguistique.

En réfléchissant sur le côté logique, sémantique, de la structure du signe, de sa signification et de sa référence, A.F. Losev propose d'examiner plusieurs conceptions qu'il ne trouve pas satisfaisantes.

La théorie de *l'identité* considère la signification du mot comme une *notion* (ou *concept*). Vu sous cet angle, nous dit A.F. Losev, le langage se présente comme une pensée conceptuelle. On peut parler *du moment d'identité* entre le mot et le concept, mais cela n'exclut pas qu'il y ait encore beaucoup d'autres choses dans ce rapport.

A.F. Losev récuse aussi la théorie de la *différence* (rappelons cependant, ici, la thèse de Saussure, selon laquelle, dans la langue, il n'y a que des différences). Si l'on absolutise la différence, le mot et sa signification se trouvent complètement détachés du sens, de même que le sens se trouve détaché de ses fonctions d'expression.

La catégorie de la *relation* est très présente dans les théories de la signification. Elle est examinée sous différentes formes. A.F. Losev conteste les tentatives de ramener le problème de la signification uniquement aux relations entre le signe et les représentations (Krouchevsky), entre le signe et le concept (Galkina-Fedorouk), entre le signe et d'autres signes, entre le signe et l'action (behavioristes et Wittgenstein). Nous admettons, nous dit A.F. Losev, que le langage est dans un certain sens un système de relations sémantiques, mais nous ne devons pas y voir que ce système, car le langage est un phénomène très complexe.

La théorie du signe et de la signification doit être construite de telle façon qu'elle puisse éviter l'hypostase platonicienne des concepts, le subjectivisme nominaliste ainsi que la formalisation illimitée du langage. A.F. Losev reconnaît l'importance des aspects du

problème du signe linguistique soulevés dans les théories de l'identité, de la relation, de la fonction, de la description et des invariants fonctionnels. Il leur reproche surtout leur caractère unilatéral et l'absolutisation de l'un des aspects du problème.

Tout en soulignant leur corrélation dialectique, A.F. Losev avance quatre principes de base pour la théorie du signe linguistique :

- si le langage est une généralisation, le signe linguistique représente aussi une certaine généralisation ;
- cette généralisation est en même temps inséparable des particularités et des cas isolés qui subissent à leur tour l'influence de la généralisation ;
- le général dans le langage peut être conçu seulement en rapport avec ses particularités respectives et en rapport avec d'autres résultats de la généralisation. De plus, tous les signes linguistiques forment des rapports, c'est-à-dire représentent des structures qui se reflètent réciproquement et qui servent de modèles les uns aux autres ;
- tout signe linguistique étant une généralisation vivante, il doit être infiniment souple, mobile, relatif et contradictoire, car il reflète la réalité vivante et a pour vocation de la transformer<sup>2</sup>.

Il nous semble pertinent de confronter la critique d'A.F. Losev à l'analyse du structuralisme canonique proposée par F. Dosse dans son *Histoire du structuralisme*<sup>3</sup>. À notre avis, les conclusions des deux auteurs se rapprochent. F. Dosse voit trois défauts principaux dans la version canonique de la théorie structuraliste :

- le tabou de l'histoire (prédilection de l'étude synchronique) ;
- la mort de l'auteur (exclusion du sujet parlant de l'analyse) ;
- la priorité de la forme (rejet du problème de la référence extralinguistique).

Nous retrouvons ces trois points chez A.F. Losev, mais formulés différemment.

---

2. A.F. Losev, « Kritičeskie zamečanija po povodu sovremennyh znakovykh teorij jazyka » [Remarques critiques sur les théories contemporaines du signe linguistique] in A.F. Losev *Znak. Simvol. Mif* [Signe, Symbole, Mythe], *op. cit.*

3. F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, Paris, La Découverte, 1992.

L'anhistorisme est lié, selon lui, au postulat de l'arbitraire du signe linguistique. En effet, cette idée renvoie au dualisme platonicien des différents caractères, conventionnel ou naturel, des signes linguistiques. Afin de dépasser cette opposition, A.F. Losev propose une solution nouvelle et originale, en insistant sur le caractère *spontané* de l'origine et de l'évolution du signe linguistique (et donc, du langage).

Le langage et les signes linguistiques qui le constituent surgissent spontanément (et non pas de la façon préméditée et planifiée comme dans la pensée pure), ils fonctionnent spontanément et créent leurs propres lois de développement rationnel, qui ne se réduisent pas aux lois de la pensée pure ni à aucune loi de la réalité objective, cette dernière progressant de façon globale<sup>4</sup>.

Il ajoute encore :

La réalité linguistique a son évolution *libre* et *indépendante*, possède ses *propres lois*, c'est un phénomène *historique*, et non pas logico-conceptuel ou global et matériel (*ibid.*).

À l'instar du deuxième tabou du structuralisme asémantique (exclusion du sujet parlant de l'analyse), A.F. Losev avance une thèse, à ses yeux, évidente et banale, selon laquelle le langage appartient uniquement à l'homme.

Le signe linguistique est, tout simplement, un signe humain, c'est-à-dire un signe en tant qu'outil de la communication humaine<sup>5</sup>.

Il développe ensuite l'axiomatique de la valence linguistique, en posant que :

tout signe linguistique est un acte d'interprétation de tels ou tels moments de la pensée, ainsi que de tels ou tels moments de la réalité, c'est-à-dire, la valence linguistique est toujours interprétative et sémantique<sup>6</sup>.

---

4. A.F. Losev, « O Beskonečnoj smyslovoj valentnosti jazykovogo znaka » [Sur la Valence illimitée du signe linguistique] in A.F. Losev *Znak. Simvol. Mif* [Signe, Symbole, Mythe], *op. cit.*, p. 122 (ici et *infra* traduction de N. A.-F.).

5. A.F. Losev, « Aksiomatika teorii jazykovogo znaka v plane ego specifikii » [Axiomatique de la théorie du signe linguistique dans ses traits spécifiques] in A.F. Losev, *Znak. Simvol. Mif* [Signe, Symbole, Mythe], *op. cit.*, p. 126.

6. *Op. cit.*, p. 129.

A.F. Losev insiste sur le caractère *illimité* et *spontané* de la valence linguistique. Il distingue aussi, dans l'évolution des langues, une certaine étape où celles-ci « arrivent à un degré inouï de systématisme et de précision structurale<sup>7</sup> ». C'est alors qu'on peut parler du caractère *systémique* des langues, et c'est aux linguistes que revient la tâche de décrire les particularités du système de chaque langue respective, tout en en acceptant le caractère spontané.

Une telle approche peut, à nos yeux, être rapprochée de la théorie des révolutions techno-linguistiques, avancée par S. Auroux<sup>8</sup>. En réfléchissant sur la possibilité d'appliquer la théorie des révolutions scientifiques aux sciences humaines, et à la linguistique en particulier, (cette idée qui remonte à S. Kuhn est largement discutée dans l'épistémologie des sciences expérimentales), S. Auroux propose de la remplacer par la théorie des révolutions techno-linguistiques. Ces trois révolutions sont :

- la mise en écriture des langues ;
- la création des grammaires des langues vernaculaires ;
- la modélisation de la communication langagière.

Essayons d'examiner ces étapes à travers le prisme de l'axiomatique d'A.F. Losev. La mise en écriture des langues, comme nous le savons, a eu lieu historiquement bien avant l'apparition des grammaires de ces langues. L'objectif initial était la fixation des textes (initialement sacrés), afin de pouvoir les conserver et les transmettre dans le temps et dans l'espace. Nous savons aussi que ces textes, religieux ou laïques, ne reflétaient pas de système *établi* des langues, ces dernières étant à une étape de leur évolution, où le caractère spontané prévalait sur la systématisme.

La deuxième révolution techno-linguistique est mise en correspondance avec une étape analogue de l'évolution des langues, où l'on peut dégager et décrire « le côté constructif et technique de la langue, celui-ci n'étant que le *système* de la langue amené à son degré d'utilisation pratique<sup>9</sup> ».

Ces deux premières révolutions techno linguistiques peuvent être mises en rapport avec la principale caractéristique du langage, avancée par A.F. Losev : son caractère *spontané*, qui au cours de son évolution génère un *système*.

7. *Op. cit.*, p. 135.

8. S. Auroux, *La Révolution technologique de la grammatisation*, Liège – Paris, Pierre Mardaga éditeur, 1994.

9. A.F. Losev, « Aksiomatika teorii jazykovogo znaka v plane ego specifiky » [Axiomatique de la théorie du signe linguistique dans ses traits spécifiques], art. cit., p. 136.

Enfin la troisième révolution techno-linguistique correspond à la modélisation de la communication langagière, dont nous sommes encore témoins. Un axiome d'A.F. Losev explique très précisément l'origine principale des difficultés liées à cette étape. Il s'agit de l'énoncé qui stipule que :

La valence linguistique est toujours une valence *illimitée et spontanée* d'interprétation de sens<sup>10</sup>.

C'est cette aptitude à utiliser les signes, qui différencie la capacité humaine de tout autre phénomène naturel ou de tout dispositif artificiel. A.F. Losev remarque que, jusqu'à présent, cette valence spontanée du signe linguistique n'a pas été calculée quantitativement (à notre temps on dirait numérisée). Cette problématique représente un vaste domaine que nous ne faisons qu'indiquer. Cependant, il nous semble qu'A.F. Losev a formulé, dans son axiome, l'obstacle principal de la réalisation de ce projet, et cet énoncé semble toujours être d'actualité.

Un autre défaut du structuralisme, mentionné par F. Dosse, avait été relevé par A.F. Losev. Il s'agit de la priorité de la forme, que le philosophe russe considérait lui aussi, déjà, comme un lieu commun. En se dressant contre le structuralisme « absolu », A.F. Losev défendait l'idée que les structures linguistiques devaient être prises en compte non pas dans leur isolement, mais dans leur unité avec le côté spontané non structurel du langage. Il se prononçait contre la séparation des structures et de ce qui vient au langage avant ou en dehors des structures et détermine finalement son caractère spécifique.

A.F. Losev s'opposait aussi à la formalisation systématique du langage. La linguistique était, pour lui, une science ayant son propre appareil méthodologique, et il pensait que l'abus des méthodes mathématiques et abstraites ne pouvait que nuire à la linguistique en tant que discipline.

De plus, A.F. Losev contestait l'« asémantisme » du structuralisme canonique, qui s'explique aussi, à nos yeux, par le modèle binaire du signe linguistique. L'idée que le langage est un système sémiotique universel, susceptible de décrire tout autre système sémiotique, a amené les structuralistes à avoir une confiance illimitée dans les textes et à se confiner à l'étude de ces derniers, mais la troisième composante du signe, l'objet de la dénomination, leur est restée étrangère.

---

10. *Op. cit.*, p. 134.

Il y a lieu de remarquer ici que, dans son évolution ultérieure, le structuralisme français a réussi à dépasser certains tabous sans pour autant modifier les postulats de base. Dans les modèles onomasio-logies (G. Guillaume, B. Pottier, A. Culioli), le problème posé par l'élimination de la troisième composante du signe, la réalité extralinguistique, est résolu par la prise en compte du monde référentiel comme point de départ de l'analyse. Le tabou du « facteur humain » trouve, quant à lui, une solution dans la théorie de l'énonciation, qui représente une « réplique française » à la pragmatique anglo-saxonne. Les bases de cette théorie ont été jetées par E. Benveniste et ont reçu un développement large et détaillé dans la pragmatique intégrée de O. Ducrot.

En conclusion il nous semble pertinent de remarquer une chose : l'histoire des idées linguistiques prouve que le modèle « idéal », apte à prendre en considération toutes les facettes du phénomène langagier, n'est pas encore établi. Chaque théorie contient un certain degré d'approximation de la vérité. Mais nous devons saluer les tentatives de créer des théories réalistes et cohérentes du phénomène langagier. Parmi elles se trouve l'axiomatique de la théorie du signe linguistique d'A.F. Losev.

Université d'État de Tver (Russie)